

LES POEMES DU CŒUR DU MONSTRE

David Krampz - 2012



© Laurent Braun

Contact :
karmapolis@free.fr

DIFFUSION NON COMMERCIALE

J'ai huit ans

J'ai huit ans.

Je suis grand mais j'ai huit ans.

La nuit et le jour, et en pensées et en amour, j'ai huit ans.

J'apprends chaque instant, et la connaissance s'impose à moi en silence, ou avec insistance, car j'ai huit ans.

J'aime pas les filles même si elles sont belles, car elles sont méchantes quand elles ont huit ans.

Je dis « je t'aime » et mon cœur balance, puis ma raison s'élançe, normal puisque j'ai huit ans.

Parfois une Princesse de huit ans me fixe, des étoiles dans le regard, et mon sourire qui s'égare, du haut de mes huit ans...

Elle, fée d'émoi, fait de moi, une nouvelle fois, esclave de ses décisions des fois polissonnes, des fois despotiques, pour un p'tit gars de huit ans.

Et puis, comme toutes les princesses de huit ans, elle va en quête d'un nouveau prince charmant peu hésitant.

Et tout seul, à huit ans, c'est difficile de comprendre la jalousie, de respecter la liberté d'autrui.

A huit ans, on est flic, on est voleur, on est cruauté mais avec douceur.

Mais la douleur, au cœur, et les pleurs et la rancœur qui me meurent, qui m'apeurent.

Tous ces sentiments qui chamboulent la stabilité de mon utopique bonheur

Me font réaliser qu'en vérité cela fait plusieurs années que j'ai huit ans.

J'ai huit ans. Et je vieillis.

Au fond de moi, j'ai huit ans.

Ai-je failli ?

Car ma Princesse, elle, a grandi.

Elle n'a plus huit ans et deviendra femme.

Continuera-t-elle d'aimer ce vieil homme qui n'a que huit ans ?

J'ai huit ans. Je suis vieux mais j'ai huit ans.

L'expérience de l'âge mais le sentiment impatient.

Le cœur possessif, la passion destructrice et l'amour vrai, impossible...

Qui a dit puéril ?

De toute façon, je m'en fiche, parce que j'ai huit ans !

J'ai huit ans.

Je suis grand mais j'ai huit ans.

La nuit et le jour et en pensées et en amour, j'ai huit ans.

Blessures assassines

Il y'a des blessures assassines qui rongent l'âme, qui obscurcissent le cœur du poète idéaliste.

En moi, ce manque, ces sourires meurtris, et cette enfant séparée, abimée, retirée, réprimée.

Il y'a des morsures malsaines qui amènent larmes, par trop de rage, de rancœur, qui peuvent être idées réalistes.

Et toi ? Ce manque, ces sourires polis, et cette enfance accaparée, à brimer, expirée, déprimée...

Tu me manques mon enfant, par trop de temps passé à nous éloigner, à nous accuser de méfaits qui ne le sont qu'aux yeux de nos détracteurs aliénés...

Nous fûmes le réceptacle de leur haine étouffée, exprimée selon les idées inquisitoires de leur morale fermée.

Tu me manques... Ils nous ont tués. Tous les deux.

Où es-tu Srey Neang, mon bébé ?

Je ne veux pas te savoir hanter les rues en quête de nouvelles cibles.

Et ce matin, jour de l'ascension, où je t'ai entendu enfin, où ta voix et tes maux et tes sourires et tes larmes me fouettèrent le cœur, m'imposèrent un sourire d'extrême bonheur retrouvé !...

Je dormais avec toi dans mes bras, mon bébé, ma fille, mon amour.

Je dormais Srey Neang. Je n'avais jamais dormi ainsi avant !

Je n'ai su dormir sans toi.

Je dormais et tu rêvais. Sereinement. Nous protégeant l'un de l'autre des conflits humains.

Noctambule fillette qui déambule les rues d'une ville sans richesse, petite fille aux oreilles décollées, au sourire envoutant, aux désirs d'enfant troublant, qui m'a conquis d'un regard, par une volonté...

J'ai tenu ma promesse tu sais.

D'autres ne sont plus d'actualité désormais...

... Je me drogue de nouveau, et pour survivre, à ce mal, à nous deux, avènements brisés, aux rencontres incertaines et surtout opportunes, improbables si ce n'est dans l'urgence...

L'urgence de commettre un crime !

De te venger, de ne pas laisser notre déchéance impunie.

Lasse identité décriée

Je suis d'une vaste identité décriée...

Je ne parcours le chemin officiel que par difformité sociale,
Attendant une autorisation de ma déviance morale,
Mais animale... Donc humaine.

Une seule voie, pour une masse noyée de légions d'individus,
D'âmes aux romances, aux déviances si denses,
Que la concordance de ces références
Admet, en évidence, une absence de connaissance totale,
Pour une alliance des variances entre les différences.
Nous sommes de vastes identités isolées...

Courir. Filer ou défiler.

Se fier au plus grand nombre et se trouver une tribu puissante...
Pour se protéger de nos lacunes,
Pour justifier nos crimes d'intolérance.
Accepter des règles d'obligation.
Des jugements de sanction !
Respecter des valeurs indiscutables.
Considérer la Liberté d'Exister comme une autre de ces fables !

Je prends ce petit passage, cet escalier si sage et discret qui discrédite tout
audit de bon présage.

Je m'isole et j'observe au lointain les matins de chagrins et de vaines verbes
mises en réserve.

J'observe le Rien, j'observe le Tout.

Je philosophe sur l'indiscutable
Et n'existe en communauté que dans la Vérité...
Par mes mouvements, mon apparence, ma parole...
Je ne joue plus. Je batifole.

Mon parcours paraît déviant, scandaleux,
Peu méritant et tout autant scabreux...
Je respecte les usages et les Sages
D'une communauté moralisée imposée.

Illustre illusion de la civilisation...

Dévotion, moralisation puis sanction.
Il naît des contrôles d'office, sur folle population,
D'inénarrables édifices – symboles de nos Nations.

Fiction Sécuritaire ! Addiction Libertaire ! Ablation Identitaire!

Devenez amers, mes frères, vivez vos tendres passions,
Suivez l'ange des ténèbres par raison.
Mais pleurez de vos artères, qu'enfin nous trépassions !...
Allons chanter louanges d'une Funèbre Oraison.

Le temps, les mouvements temporels sont après moi.
Je ne veux point devenir la cible d'une moralisation actuelle !
J'existe et demande considération, reconnaissance et pacification.
Serait-ce trop exiger ? Abus inconsidéré de ma minorité ?

L'horizon est vaste et n'est guère hostile à la tendresse.
Les préjugés assombrissent nos réalités,
Afin de protéger nos aimés d'un sentiment apeuré.
À toi de soigner ces plaies avec le plus de décence, mais sans démesure ni vengeance.
Rétablis la confiance, l'assurance d'une présence de complaisance.
Ta chance est dans la véracité de ta tendresse, de ton amitié, de ta pureté.

Tu dois pourtant dévier de nombreux obstacles, être aux aguets en cas d'agression.
Mais ces obstacles ne sont-ils pas le fruit de ton isolement, de ta peur suite aux menaces ? N'es-tu pas toi-même victime du « Qu'en-dira-t-on » ?

Et cette âme immortelle qui me suit et m'obsède, cet adulte qui perturbe mon isolement et ma réflexion, qui peut-elle bien être ? Un homme ? Une femme ?... Un enfant ?
Un démon sorti de mes ténèbres pour m'imposer le doute et la désolation ?
Un ange qui me guide vers la sagesse et la dévotion ?
Les plaies sont profondes, tu sais.
Les fissures menaçantes au risque de blesser, tu vois.

J'ai mal. Mal d'être moi. Mal de ce que je suis et préférerais ne plus être.
Mais c'est moi et cela devrait me plaire. J'en suis amer. Je devrais m'accepter.
Mais quel soutien, puisqu'autour de moi l'on me refuse sans le vouloir ?
Comment changer ce que je suis, cela est impensable, je dois m'accepter !
Comment accepter ce que les proches et les moins proches ne peuvent accepter ?

Je me meurtris et me flagelle l'esprit, et l'âme, et l'amour propre d'une malpropre volonté de puissance, afin de raisonner, d'accorder mes références avec l'adversaire.

Les murs sont peints d'incompréhension.
D'expressions, de revendications.
Cette exposition parfois agressive anime une vision d'opposition.

Et le mur des murmures nous peint de tant de désillusions !
Plus aucune expression, autant de malsaines expositions !
Cette globalisation maintes fois missive exprime une sanction d'approbation.

Dois-je mettre en scène mon existence pour évoluer vers la tolérance ?
Dois-tu mettre en pièces ton existence pour un envol hué à travers l'intolérance ?

Pré Révolution

Je suis d'une lasse identité décriée...

Terrorisme moraliste
Et Manipulation médiatique
En Dictature Démocratique.

Je ne suis d'aucun courant certain, mais de chaque mouvement humain,
Je ne suis qu'un peu de toi au plus profond de tes émois.
Rien, rien ne peut m'empêcher de diffuser pollution déterminée vers l'illusion morale alitée.
Rien, non rien, hormis ce fait d'emprisonner mes maux à défauts de mes libertés.

Je vais droit contre le mur, et je le briserai.
Je n'aurai comme armure que ma volonté
De soudoyer
Passions et réflexions,
D'amalgamer
Bienfaits et illusions.

Je ne suis d'aucun parti, d'aucune race, d'aucune idéologie.
J'ai l'âme meurtrie, la rancune tenace, des lacunes que je vous vomis !

Tout, tout n'est que prétexte pour poser un texte, par réflexe, pour une quête,
Complexe idée chevaleresque pas tout à fait complète dans ma tête.
Tout, oui Tout, si ce ne furent que des retours d'Amour vers celui dont le vers et le verbe convergent, amers, acerbés, vers le vert libertaire de nos rivières, de nos prés auprès desquels nos « après » deviennent Paix et Pré... Révolution.

Evolution !
Je vais droit contre l'utilité sociale
Et n'aurais plus autre statut que celui d'affable.
Celui qui a mal, si mal
De constater la fin du règne animal
Au profit d'un conflit social.

Et alors ?
L'animal doit-il se soumettre ?
Ne pas encorner celui qui va le tuer ?
Se resserrer, les uns contre les autres, le bec arraché, pour ne produire qu'ovule, de mauvaise qualité, qui sera refourguée, emboîtée, sur les places et les marchés.
Et cela sans se fâcher ?

L'artiste doit-il se soumettre ?

Ne pas se révolter devant le Roi qui va le broyer ?

S'accorder, les uns et les autres, la parole étouffée, et s'enfermer dans une bulle, de mauvaise volonté, qui sera négociée, placardée, dans des Palaces ou des Chalets.

Et cela sans se lasser ?

Je ne suis rien, qu'un Aryen malsain au sang de malandrin berbère, posé au front d'une Guerre, mêlé de celui de la mère de mon père, héroïne amoureuse qui eût le courage de protéger, par le mariage, celui qui a fui la Nation, ses sanctions et ses dangers, ses camps de prisonniers et autres obscénités de nos sociétés contrôlées, aménagées.

Je ne suis rien, non rien qu'une âme amie, au message illusoire d'un éveil en sommeil, par l'écoute, moins le doute, des vérités réprimées...

Ces cris sordides qui bafouent la stabilité de votre sentiment sécuritaire moral, acquis, appris, imposé ! Mais posé comme certifié !

Un doute réfléchi et utile à votre philosophie essentielle, amoral.

N'êtes-vous pas vous-même des êtres en souffrance qui imposent votre intolérance ?

N'avez-vous pas de vous-même été les censeurs de vos libertés de jadis ?

Je vous aime, mes bourreaux, je vous aime du tréfonds de mon cœur trop rance...

Venez donc, que je vous présente une liberté accompagnée de délices.

Et d'arrogance.

L'invitation au Suicide

Il me reste bien une once d'humanité, je pense,
Pour invoquer, avec clémence, une certaine idée de mon indépendance.

Ha ! Parce que tu considères l'acte simple, ignare ?
Tu penses me dissuader prétextant la lâcheté ?
Crois-tu que j'ai encore de cet orgueil qui tant te satisfait ?
Et les frais de sépulture, charognard ?
Demain !!!
Crois-tu que j'en ai à cirer !
Chemin de Croix ne tue que gens assurés !

Laisse-moi hurler, en silence, cette survivance, souffrance face à l'existence,
Qui achève le rêve qui n'aime plus, qui n'est même plus de ce cirque de
circonstance.

Je suis Hyper sensible. Quand ton enfant pleure, mon cœur se déchire.
Je suis Hivers sans cible. Quand l'animal meurt, ma pâleur m'assassine.
Laisse-moi hurler, je te prie, et sache te taire, t'effacer, enfin, face au reflet
de ma douleur sans ardeur.
Vois ce ventre qui sursaute au rythme de mes sanglots étouffés !

Fais preuve d'humilité, de partage et de détachement moral pour ne pas
offenser, opprimer, ce mal-être présenté, bien trop pressent, qui fausse mon
apaisement d'un semblant d'avancée, qui stagne et qui stagne, et qui refuse
encore et toujours, d'aller en osmose avec mes pensées !

Je veux vivre, vraiment.
Voilà pourquoi je dois mourir !
Je veux être heureux, tout simplement.
Je ne peux être comblé d'illusoire avenir.

J'aime la vie. J'aime le sourire des enfants et le souffle latent du vent.
Et je n'ai pas d'avenir ! Même mourir des offenses étouffe le temps d'avant.

Je veux mourir car je vous aime, et que je ne peux exprimer cet amour à
ceux qui souffrent de mes silences, de mes démenes, de mes tendances, de
ma dépendante aliénation qui refuse toute raison à cette suffisante dévotion,
forme de moralisation sans autre passion qu'abjectes illusions et fausses
directions.

Je suis amoral. Je suis étiqueté.
Je suis une mort sale. Je suis éthique athée.

J'ouvrirai mes veines pour voir jaillir la vie écarlate et m'extasier de sa beauté nacrée, sucrée, enviée, désirée, imagée.

J'avalerais la chimie des hommes pour me reposer enfin, puis cesser de penser, de pleurer, de philosopher, de préméditer, pour ensuite tout regretter.

Je fermerai les yeux.

Je rejoindrai les cieux, les fables et d'autres salades.

Je n'ai pas d'illusion, je ne simule pas, je ne suis pas malade.

J'ai mal. Simplement mal.

Je sens. Je ressens. Je prétends. Je détends.

Je comprends les contradictions et voue un culte à la Vérité.

Je méprends les conventions et foule l'inculte avec sévérité.

Je suis coupable de trop de tolérance intolérante !

Je devrais accepter que les idées des hommes soient ainsi sacrées et respectées, même si pour cela elles foulent l'essentiel : Essence du Ciel et vies substantielles ?

Je devrais m'insurger contre des courants de pensées et me désolidariser des bienfaits existentiels ?

Joindre le trip égo-humanitaire qui n'intéresse que notre race animale à caractère génocidaire ?

Je devrais accepter et me taire !?

Est-ce cela « Exister sans mystère » ?

Je ne peux pas... Je ne veux pas.

Comme l'animal, je me laisse mourir lorsque mon monde s'écroule.

Je roucoule. Je me saoule. Je déboule, maboul, me défoule sur la foule !

Je suis animal avant de naître civilisé usé.

Bien plus bestial qu'un être civil visé, rusé.

Je me fous de tes pompes, de ta femme mais pas de tes mômes.

Je néglige et je romps, infâme, mes pas vers mes mots.

Tu comprends ? Non, bien sûr que non.

Bien qu'au tréfonds de ton Toi (Se brise le) toit, ton dieu, fond. Très con, bien !

Rien ! Je ne dis rien ! Je sous-entends ce que je ne comprends pas vraiment.

Je suis fou !

Fou d'être normal, animal, hors-norme des normalités administratives, idéologiques, moralistes.

Je veux mourir parce que j'aime la vie.

L'animal ne se bat, ne met bas, ne s'abat, ne s'échoit, que par choix.

Il y'a bien longtemps que je ne me bats plus.

Je n'ai plus d'autre prédateur que moi-même.

J'aime.
Et quand bien même.
Je rêve encore.
Mais, éveillé, je ne vois plus que des morts.
Ils me manquent, ces morts, mes morts.
Mes morts mémorisent mes maudits mots dits.

J'en ai trop dit.
Cela suffit.
Je vous quitte mes amis.
Je vous aime mes aimants.
Je vous pleure mes enfants d'un sourire larmoyant, confident à tout moment
mais si peu confiant et bien trop distant pour qui ne tente l'entente.
Protégez-vous de la Vérité, elle est poison de l'âme et raison de la vague.
Aucun méfait n'est vraiment mérité, il n'est qu'oppression morale d'une
population qui divague.

Je n'excuse rien mais je vous pardonne Tout.
Un esclave l'est toujours, au départ, par l'esprit.

Je me libère de mes frères.
Je quitte l'hiver des temps austères.
Je n'incite qu'aux libertés,
Je n'invite qu'à raisonner.

« L'animal ne se bat, ne met bas, ne s'abat, ne s'échoit, que par choix. »

Eloge d'un Orgasme Cérébral

Intrusion dans une dimension à la vision-fiction, vision passionnée, fiction monnayée, noyées par les plaidoyers d'une autorité héritée d'un passé contrôlé, dirigé, contrefait.

Passé Intrus, résolu... Résolument dément !

Excitant... Lubrifiant lubrique à tout réceptacle ludique et sensuel. A toute âme humaine sans distinctions aucune, qu'elles soient moralistes, philosophiquement contributoires à l'héritage d'aïeux qui se plurent d'interdire ce qui leur furent désir ayant accès aux excès.

Passé au début trop imbu de non-vécus ! De trop perçus ! De mauvaises réceptions par de mauvaises vibrations. Et la réapparition de ces communautés moralisantes omniprésentes, omnipotentes !

Qu'elles soient identitaires ou religieuses, elles contribuèrent à certaines manipulations moralistes de masse. Foutaises féministes et manifestations identitaires des minorités majoritaires pour voiler la question qui fâche.

Terrorisme moraliste ! Dictature médiatique !

Bien au-dessus de toute tribu, des personnalités, alitées ou révoltées, se fraient une allée au-delà des couloirs, tant usés par le pas de ceux qui les ont traversés.

Ils marchent, et avancent, et se plaignent encore, de suivre un chemin, que beaucoup trop auraient empruntées, afin de s'écarter de toute communauté destinée – Maladresse dédiée aux êtres groupés.

Vivre groupé mais seul. Seul avec soi-même, avec ceux qui naquirent de ne plus avoir été seul, d'avoir trop aimé, seul, une autre personne, seule, et partagé des instants constants de solitude introvertie, pervertie par ceux qui les provoquèrent ou les achevèrent. Momentanément. Spontanément.

Insidieusement persiste l'illusion d'avoir franchi une étape soupape qui ne se représentera pas, mais qui revient, chaque fois, par cycle, fatalement, autrement mais maintenant, en ce moment de plénitude et de quiétude devenu acerbe par l'attitude d'une habitude envoutante car amenant au questionnement permanent, à la reconnaissance souhaitée ou par l'expression d'une révolte de lassitude exaspérée.

Vivre avec ceux qui nous ont connus dans notre plus simple apparence, malgré nos facettes, nos jeux intimes et nos passions douloureuses. Ceux qui nous ont vus nus. Nus de nos corps. Nus de nos pensées, de nos désirs secrets, de nos tabous et de nos angoisses... Nus de notre indifférence culpabilisante, abrutissante et dont l'adrénaline provoque allégories lyriques, réflexions, désacralisations en danses rituelles, fraternelles bien souvent charnelles...

Frissons polissons d'une union orgasmique par le physique, le partage ou l'apprentissage... Excitation par la découverte de l'autre, qui doit être un nectar de foutre ruisselant. De désirs ardents, d'évasion cérébrale, parfois verbale, par l'existence seconde, spirituellement, intérieurement, sexuellement, personnelle...

Egotrip !

Jouir de son égo, de sa mono-sexualité... Exode moral vers l'orgasme cérébral... Solitude vers la certitude d'un foutre de qualité...

Bois-moi...

Ouvre ta vulgarité vers l'Art et la beauté esthétique. Fais de ton corps, de ton attitude une image divinement ténébreuse où ton anus prendra une position dominante dans des courbes puérilement attractives et dérangeantes.

Terrorisme moraliste !

Pornogramme Sadien d'une liberté cérébrale orgasmique, réprimée par une vision populaire communément acceptée, aux fondements bien manipulés. L'interdit de jouir ! Jouer de l'intérêt.

Jouons, petite fille, jouissons à l'unisson...

Tu seras ma poupée, je serai ton esclave.

Tu demanderas et je répondrai sans mauvais artifice pour ne point décentrer réponses et délices.

Ecolière de la malice, une jeune âme aussi lisse rêverait-elle d'enseigner au philosophe qui se meurt de désir ?

Qu'il accepte de périr, de s'enlaidir d'un sourire, au pire !

J'attiserai le désir ardent de ta curiosité et t'éveillerai à la Beauté bien plus qu'à la Propriété.

Le fin-fond du plaisir, le mystère de l'orgasme cérébral, l'attire aux Bienfaits des Chaleurs Humides Dermiques.

Viens jouir de nos jeux interdits...

Je t'attends, petite.

Je t'attends.

Danse, petite...

Danse, petite, danse !
Ne te soucies pas de ces adoucis appâts rances...
Oui, danse, petite, danse !
Ainsi tu dirigeras librement le fil de ton enfance.

Ils sont nombreux, ces gens, à hurler te protéger,
A te donner des droits pour asservir tes libertés.
Tu n'es pas le pantin ni le gardien de leur bonne morale
Encore moins l'excuse de leur frisson cérébral.

Danse, petite, danse
Ne te soucie pas d'une France
De ces âmes aigries
Par la démence
D'une morale amaigrie
Par la surabondance.

Danse, mon ange, danse...
Ton sourire les fout en transe,
La subtilité de tes courbes est immense
Et offense l'incohérence de leur attirance...
- Ces gens munis d'une simple apparence d'outrance !...
Qui jugent dans l'indifférence et sans patience,
Leurs désirs et nos Amours,
Sans crainte mais sans bravoure.

Danse, petite, danse...
Nargue les foules par ta splendeur,
Appelle-les à t'aimer, à te désirer,
Jouis de la reconnaissance – enfin ! – de plaire et de séduire,
Profites d'une liberté admise, licite, et sans limite !

Danse, petite, danse
Auprès d'un milieu de prétendants amoureux
Danse, petite, danse
Autour d'une rage d'orageux frauduleux

Danse, petite, danse...
Danse et joui et séduit et joui de séduire en dansant,
Mais danse, petite, danse...

Seul lassitude, Cent ans de Solitude.

Moi, taciturne ?

Non, simplement Songeur par mauvaise habitude.

Je me sens, bien souvent, trop nombreux à me morfondre dans les tréfonds d'une solitude égocentrée, par lassitude d'un dégoût sans attrait et passager...

J'ai le moral au Purgatoire et l'isolement infernal...

Je ne vaud plus rien, fiévreux, abstrait, incomplet, insatisfait du temps passé à rechercher comment traverser les déboires perpétués par des maux qui nous ont tant blessés...

Dansais-je à l'unisson, égaré par les certitudes d'une compagnie de gens imparfaits, parant, hilares, nos certitudes angoissantes par des méfaits avérés ?

Ces gens devenus parfaits dans leur devoir impur, illusoire, drôlement enclin à cibler, fatalement, la définition du Mal, comme décision finale, sous couvert d'idéale morale inévitable...

Nous sommes bien trop pieux pour un seul corps, bien trop curieux pour faire renfort, et trop sérieux pour s'approprier et l'opprobre et l'effort de paraître au Temps si fort.

Nous ne pensions plus qu'à nos avvenirs fantasmés, à nos désirs qui pourraient cesser, qui ne peuvent s'effacer de nos mémoires bien trop, ou pas assez, ancrées dans le Passé ; pour passer à autre chose, chercher symbiose avec le soleil et le fil du temps qui s'en suit...

Nous avons peur, voilà tout, tous autant que je suis.

Nous tremblons de terreur, ma foi, Moi qui suis Nous.

Nous qui sommes Vous.

Tous ensemble unis et meurtris dans mon Moi à moi, c'est tout.

J'ai peur.

Je partage mon humeur aux acteurs de ma Solitude, c'est-à-dire moi-même, et mes fantômes, confronté au dilemme de Caïn, qui offrait les fruits de sa terre au Dieu méprisant, qui assassinait son frère, par trop de jalousie et de ressentiments oppressants...

Et puis vouloir s'approprier l'autre ou l'objet, l'image ou la réussite, le désir troublant ou le besoin ardent qui se présentent au moment le plus séduisant.

Vouloir s'approprier ce que l'autre sait si bien faire, mais avec humilité si possible, surtout suite à trop de cruautés endurées par des criées, et hué par des personnalités avisées.

Je n'en puis plus de vivre ainsi confronté aux fantômes trépassés – ou trop pressés de trépasser ; d'un Passé transposé, encore bien présent, qui justifierait l'avenir – qui ne laisse plus de place à l'avenir, au choix, à la raison...

Qui ne réclame plus que des sanctions...

Ces illusions de Justice, venues d'un vice aride d'avilissement des populations, de leurs passions et de leurs délices ; qu'une société à la peau lisse offre à satiété en présence d'une Police arriviste ; n'amenant plus que quelques frictions et d'autres situations désobligeantes.

Parfois, la solitude exige certaines actions, certaines alliances, certaines positions, et variantes, pour accéder à la quiétude supposée de la vérité exprimée...

Mais la vérité est-elle vraiment une nécessité ?

N'est-ce point encore une raison d'aller en vain subir l'oppression, par de nouvelles prohibitions, au sein de la Cité, au cœur de la Maison ?

Ou n'est-elle, en vérité, cette Vérité, qu'une excuse pour nous réunir, et fuir ensemble, lassés de trop de solitude, esseulés de trop de lassitude, pour un pèlerinage commun, mais stupide, car aveuglés d'une morale de coquin qui nous fut imposée par habitude incomprise ?

La solitude est immorale, sans allégeance !

Ma lassitude est pénitence tout à fait banale !

La solitude n'est plus à châtier mais à soigner par la compagnie, mes aimées imaginaires...

Amies, libérez-vous de vos convictions, connes évictions, vous, mes petites chéries aigries d'un violent souhait de devenir une autre de ces douces mères, amères, amorphes, un peu mortes d'avoir dominé, par la portée, une descendance et un entourage ; cédant au naufrage de ces âmes qui auraient pues vous aimer, si vous-mêmes aviez pu aimer autrement que pour être aimées.

Sans amour des miens, il n'y a plus rien, plus d'illusions, plus de gout à la vie, plus d'envie, plus aucun secours, plus d'autre recours...

Il s'agit maintenant de faire un détour en ne devenant plus rien, en n'étant plus.

Il s'agit d'effacer ces facettes qui font face à l'évidente démence qui s'impatiente décidément d'une présence conciliante, ou d'une placide aimante...

Une simple présence... Un ami... Une aimée...

Le fruit d'une amitié biaisée.

La fuite d'un amour qui ne s'écoute plus, qui s'écroule de s'être écoulé, acculé, au fossé faussé d'infos séduisantes.

Avec toutefois cette question angoissante :

« Suffit-il de vivre bien ?

Ou de survivre au mieux ? »

Le jardin de nos enfants.

Il faut se souvenir des belles choses et ne pas oublier le dégât de nos fautes.
Il faut se détacher des nobles causes, et pouvoir se délier, ingrat, de l'Autre.

Ma belle enfant qui, dans mes bras embrasés, dort sereinement...
Il y a bien certains faits aux effets néfastes dont je dois te parler, hélas !
Ces armées que nous devons vaincre, pour nous aimer, enfin...
Et ces pardons que nous devons échanger...
Pour que nous puissions, malgré tout, avancer !
Et tes mots joyeux, si tendres, ces doux murmures venus d'allègres lèvres sucrées... Et la morsure du passé, et nos plaies à soigner...

Le besoin d'un soutien par des liens, pour traverser l'étang du temps, accepter la réalité validée d'une piété avérée... Pour que je puisse consoler tes chagrins ! T'éclairer sans te diriger...
Lorsque tu doutes, peu assurée, apeurée, un peu réticente aux contraintes de l'étreinte éreinté, justifié par une autre de ces plaintes, d'un ordre odieux, peu mélodieux, venu d'un Dieu, ou de ceux, sulfureux, qui m'amènèrent au tribunal, petite tribune d'un bien grand mal !

Tu seras libre de tes conneries et de ses conséquences !
Je t'assisterai et t'aiderai pour remonter lorsque tu seras au plus bas.
Rassures-toi, tu es toujours mon enfant.
Ecoutes-moi ! Tu dois mieux réfléchir, ne jamais fléchir, puis te battre, pour retrouver une certaine liberté idéalisée...

Nous chanterons nos terribles refrains, nos chants troublants. Nous saisirons, ardents, le bon moment pour les charmer, les désarmer, ou nous alarmer... Ces chants que certains reprendront en chœur ou dans leur cœur... Que d'autres tenteront de comprendre, tant bien que mal.
Qu'un certain nombre encore combattra, défiera, jouant d'amalgames, ou d'exemples exagérés, d'un passé décrié, mal accepté.

Ils contrarieront nos projets...
Nous devons nous battre, et les vaincre !
Mais surtout débattre pour convaincre !
Arme-toi de connaissances, mon enfant !
Fais-toi bouclier de la vérité par la beauté de ce qui Est !
Combats ! Débats !
Mets bas d'un immonde rat, mets à bas ce malfrat ! Cet éternel insatisfait...
Fais en sorte qu'il soit bien alpagué, et désuet de toute autorité !
Fais tomber ce gringalet qui jette les dés, décide de tout, malgré nous, s'octroie le regard d'égarer nos libertés, nos libidos heurtées par un choix maladroit, brutal, devenant finalement irrémédiable, si ce n'est fatal !

Fais attention, méfies-toi des bonnes intentions !
Ne médis pas, ça fausse les ambitions, trouble toute direction !
Armes-toi de patience... Et d'un raisonnement !

« Il sera vite venu le moment où tu seras confronté à ton passé » raconte l'effronté qui te tuera !

Il n'y a pas de paix en ce monde, bien des épées et tant de frondes, beaucoup de haine trop féconde à prendre en compte, et la mienne, désormais, me seconde et me fait honte...

Tu t'armeras de courage, tu auras les épaules pour surmonter les épreuves ! Les illusions du désir flatteront ta foi, mais l'illustre vision des déistes ne fera de toi, si toutefois elle t'échappe, et si par choix elle te rattrape, qu'un autre de ces pleutres !

Tu seras l'apôtre ou l'idole d'une œuvre délicieuse, rieuse, un peu périlleuse : Le morveux ne mord que ceux qui, orgueilleux, nous mentent pour une entente, mais se mécontente des chants déviants, et salissent les âmes lisses esseulées, suppliciées par des sévices policiers aux doctrines liberticides...

Eveillée, tu subiras un constat amer, terrifiante conséquence des faux-semblants de ta mère, au con sec qui encense l'adultère, qui fuyait, méfiante, défiant l'édifiant, patiente tout de même, étouffante à chaque fois, lorsque tu passais encore un peu de ton temps, blottie au creux de ses bras ! Cette mère, cette ennemie qui te protégeait en t'éduquant, en t'ôtant tout mouvement, toute pensée qui dérangerait l'entourage, ces êtres beaucoup plus sages...

Cet ennui mortel d'être asservie par je ne sais quelle autorité qui naquit d'un devoir de respect, malgré toute la rancune contenue par trop d'années mal vécues et mal digérées...

Et toutes les lacunes, certitudes instruites par des gens qui t'ont enfantée, dont je fais partie, que tu devras pouvoir enfin tuer....

Anges et fées apatrides, nos songes surgiront à l'unisson, feront éloge aux vieux dogmes oubliés...

Mon enfant, il est temps, repose-toi, dort paisiblement, demain, au jour levant, imposes-toi au monde enfin, à ses erreurs, à nos errances...

A nos pardons, à nos regrets...